

Le coup de gueule d'un prof verviétois à la ministre Milquet

Enseignant depuis 7 ans, Benoît Hilligsmann est inquiet pour sa profession et l'avenir des élèves. Dépité, il a fait part de son constat à Joëlle Milquet.

● Julie WOLFF

Nous sommes au milieu des vacances d'hiver, élèves et professeurs sont en congés... On pourrait dès lors penser que ces derniers saourent pleinement ces quelques jours de repos post-examens de Noël. Pourtant, certains ne peuvent s'empêcher, tout en préparant leurs cours pour la rentrée, de remettre en question leur manière d'enseigner et de s'inquiéter du manque de motivation criant des élèves. C'est le cas de Benoît Hilligsmann, un jeune enseignant d'Histoire de l'arrondissement de Verviers.

Exerçant la profession depuis 7 ans maintenant, il a eu l'occasion de donner cours dans toutes les années du secondaire et dans quasiment toutes les filières. Il en dresse un constat pour le moins alarmant. « *La démotivation des élèves est considérable et leur niveau, dans des cours principaux comme math et français, ne cesse de baisser*, explique-t-il. *Or ce sont des matières qui forment les conditions de possibilité des autres cours.* »

Entre la situation qu'ils vivent en classe et les programmes qu'ils sont contraints de suivre, les professeurs se retrouvent véritablement démunis. « *Pour ma part, j'aimerais qu'on m'explique une bonne fois pour toutes pourquoi de telles formes pédagogiques ont été décidées et ce qu'elles sont censées apporter aux élèves. À chaque fois que j'ai posé la question, on m'a répondu que ces prescriptions venaient d'au-dessus. Il est vraiment temps de mettre ces personnes devant leurs responsabilités.* »

Du coup, Benoît Hilligsmann a envoyé une lettre ouverte à la principale concernée : la ministre de l'Enseignement de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Joëlle Milquet. Avant de publier le courrier sur les réseaux sociaux. « *Le message y a reçu pas mal de soutien* », confie-t-il. La ministre, quant à elle, n'a toujours pas répondu. ■

« Les savoirs ont déserté l'école... »

Dans sa lettre, Benoît Hilligsmann soulève clairement plusieurs problématiques qu'il rencontre, avec ses collègues, au quotidien.

« *Il y a un écart entre ce que nous enseignons et ce que les élèves apprennent. Sur le terrain, le passage entre le primaire, le secondaire et le supérieur est de plus en plus complexe à surmonter pour les élèves. « Les différences entre ces niveaux sont trop grandes. Concrètement, dans les premières années du secondaire, on est souvent confronté à des élèves qui ne savent pas rester assis. On leur inculque un apprentissage par le jeu qu'ils ne retrouvent pas une fois arrivé dans le secondaire », explique-t-il. Les enfants ont alors l'impression de ne pas être adaptés au système. Et cela se traduit par le refrain bien connu, « ils ne savent plus étudier ». Lorsqu'ils vont dans le supérieur, ils se retrouvent face au même problème. « L'apprenant devenu étudiant comprendra rapidement ne pas avoir appris à étudier autant ou à prendre des notes à la volée, à structurer lui-même son cours, etc. », écrit-il dans son courrier. La suite logique devient alors un challenge. « Il convient alors de se questionner sur le bien-fondé de cet enseignement qui se veut, et que vous voulez, tellement égalitaire. »*

« *Il y a un enseignement par le jeu qui ne se retrouve pas une fois arrivé dans le secondaire », explique-t-il.*

du mal à comprendre l'intérêt de ce type d'apprentissage. « *Aujourd'hui, les savoirs de l'élève sont remplacés par des savoir-faire. En Histoire par exemple, il suffit de pouvoir cocher la bonne case ou de suivre un modus operandi bien défini pour avoir le point. Il n'est plus question de connaissance pure de l'histoire. La preuve, c'est que pour l'épreuve certificative, on dit clairement aux élèves qu'une étude préalable n'est pas nécessaire, qu'il suffit d'être en forme le jour de l'examen* », raconte-t-il. Pour l'enseignant, la place que prennent ces compétences sur l'évaluation globale est trop importante.

Depuis peu, un élève n'est autorisé à redoubler qu'une seule fois par cycle. « *Cela veut dire qu'un enfant qui a 20 % en math en 1^{re} pourra quand même passer en 2^e. Mais autant dire que les lacunes seront toujours là et que l'élève ne comprendra pas plus. Arrivé à la fin de l'année, on lui proposera alors de doubler ou de se tourner vers une filière technique ou professionnelle* », lance-t-il. De quoi provoquer un véritable malaise chez l'adolescent. « *Ce sentiment peut aussi le pousser progressivement vers le décrochage ou, pire encore, le dégoût scolaire.* »

Le jeune homme pointe aussi le côté absurde des évaluations dans l'enseignement

complexe à surmonter pour l'élève.

« *Les examens se font forcément en langue française. Allez donc faire comprendre à un enfant pourquoi il doit retenir du vocabulaire dans une autre langue, alors qu'il sera interrogé sur la matière dans sa langue maternelle !* », s'exclame Benoît Hilligsmann.

Dans la salle des profs, ils sont nombreux à se sentir désarmés. « *On a le sentiment de ne pouvoir rien faire. Certains décident de résister mais aujourd'hui le but n'est plus de transmettre des savoirs ou sa passion. On anime les élèves. Si une réforme n'a pas lieu, c'est clair, les profs vont laisser tomber. Et j'en ferai partie.* » ■ J.W.